

l'honorable député n'ait pas d'inquiétudes à ce sujet, car les défauts semblent vouloir se continuer et l'honorable monsieur (sir Richard Cartwright) aura l'occasion de manifester sa joie.

Maintenant, l'honorable député d'Assiniboia s'est écarté de son sujet pour démontrer que ses amis dans la préparation du discours du trône, cette année, se sont rendus coupables d'un grossier plagiat, car il a cité le discours du trône de 1877 pour établir que l'on a inséré dans le discours de la présente session les mêmes expressions employées alors au sujet de la diminution du revenu. Il a dit qu'en critiquant ce langage les honorables députés attaquaient tout simplement leur ancien chef financier.

Il me semble qu'en attirant l'attention sur ce fait l'honorable député d'Assiniboia a tout simplement prouvé que les membres du gouvernement manquaient de talent pour composer de leur cru un discours du trône, ce qui après tout ne demande pas un grand talent, et qu'il leur fallait plagier un ancien discours.

L'honorable député s'est de plus montré très inquiet au sujet des projets du chef de l'opposition relativement à la question des écoles. Il a dit à la Chambre ce qu'aurait dû faire mon honorable ami pour profiter de l'occasion qui s'offre à lui ; il s'est tellement excité à ce sujet que je me crois obligé de parodier ce qu'il a dit du discours de l'honorable député de Bothwell (M. Mills) et dire qu'il a parlé avec toute l'intempérance de langue d'une vieille grand'mère. Il nous est peut-être impossible, comme il l'a dit lui-même, de changer sa manière de parler, mais nous avons probablement eu jusqu'à présent une diversion suffisante, et je vais passer à l'étude de questions et de personnages d'une plus haute importance.

Il est impossible à qui que ce soit parmi nous de passer sous silence le paragraphe qui a trait à la perte faite par cette Chambre et par le pays lors de la mort de sir John Thompson et de notre cher vieil ami l'honorable Félix Geoffrion. Nous qui sommes de la vieille garde, nous l'avions connu depuis nos débuts. Il était en quelque sorte un patron politique pour la plupart d'entre nous ; nous pouvions toujours compter sur son jugement sûr, sur son bon sens inaltérable, sur sa probité qui ne fut jamais mise en doute un seul instant par aucun de nous. Je crois que M. Geoffrion n'a jamais connu un seul homme ici ou ailleurs qui n'ait été en même temps son ami. Nous le regardions comme un modèle de gentilhomme de l'ancien régime et, en même temps, comme le type du politique honnête et droit. Je ne pense pas qu'on puisse faire un plus bel éloge d'un homme.

Quant à sir John Thompson, la nouvelle de sa mort si soudaine nous a paru une impossibilité. La rumeur nous apprit vaguement sa mort arrivée au pied du trône au château Windsor, en présence de la reine disaient quelques-uns, et tout cela parut si éloigné de la réalité que pendant quelque temps il nous fut impossible de nous en faire une juste idée. Mais quand la nouvelle si triste nous fut communiquée dans tous ses détails—son arrivée au château, les noms de ceux qui firent avec lui le voyage en chemin de fer à partir de Londres et de ceux qui le virent prêter le serment de membre du Conseil privé ; quand nous avons lu les paroles qu'il prononça en s'affaissant sur son voisin de table, et reconnu dans ces paroles ce grand sens de courtoisie et d'attention pour les autres qui l'avait

toujours caractérisé—il a fallu, hélas ! reconnaître que le télégraphe en son langage laconique et froid nous avait appris la vérité. Il est inutile de rappeler l'impression profonde que cette mort causa à tous les Canadiens qui l'avaient connue. Nous dûmes nous résigner à croire que la mort avait enlevé sir John au moment où il était arrivé à l'apogée et où il était entouré de princes, de nobles, de hauts dignitaires dans le château historique de Windsor. Si l'on a beaucoup et très justement parlé de feu sir John Thompson, l'on n'a certainement pas trop dit de celle qui avec une grâce toute royale qui v. si bien montré tout ce qu'il y a de bonté dans son cœur en se montrant si préoccupée des derniers respects à porter aux restes du défunt et en sympathisant avec les siens. On n'ignore pas que le temps de notre reine est excessivement précieux, plus, en effet, que quiconque en ce pays le pense ; cependant bien qu'elle eût à se donner presque complètement aux affaires de l'Etat et aux cérémonies de la cour, elle a donné son attention la plus spéciale aux moindres détails en ce qui se rattache aux derniers devoirs à rendre au regretté homme d'Etat.

Et à part tout cela, Sa Majesté a eu pour la fille du grand politique des égards, des sympathies, une affection quasi maternelle, qui font le plus grand éloge de son noble cœur ; je crois donc qu'il est juste que nous nous souvenions de cette bonté ; je crois aussi que nous pouvons, sans craindre de paraître exagérer notre loyauté, exprimer hautement, justement en termes appropriés les sentiments que nous a inspirés la conduite de notre Reine en cette occasion.

Nous commençons déjà à bien sentir la perte de sir John Thompson. La présente session ne dure virtuellement que depuis quarante-huit heures, et, tout en m'abstenant de jeter du discrédit sur les honorables leaders dans cette Chambre et du sénat, je dis que la différence avec la session précédente éclate si fortement qu'il est impossible à qui que ce soit de ne pas s'en apercevoir. L'âme s'est séparée du parti et les chefs du jour sont sans force. Les discours prononcés du côté de la droite n'ont plus comme autrefois la note triomphante, les accents que donne la présomption ; nous n'y trouvons que des excuses. De ce côté-ci, au contraire, que les opinions émises aient été juste ou erronées, les discours sont pleins de confiance et d'espoir ; ils sont même agressifs. J'irai plus loin : quand le leader de cette Chambre et son premier lieutenant ont parlé vendredi dernier, l'approbation qu'ils ont reçue de leurs partisans a été quelque chose d'absolument sans précédent ici à l'ouverture d'une session ; de fait on pourrait appeler cela de la désapprobation. Il nous est très facile à tous de se rappeler avec quel enthousiasme les députés ministériels, des premières aux dernières banquettes, accueillaient le premier discours de leur leader et combien grande était l'affluence de ceux qui accourraient l'entendre. Était-ce comme cela vendredi dernier ? Non, M. l'Orateur. Je ne veux pas dire que de ce côté-ci nous avons refusé notre attention à l'honorable ministre des Finances ; ce serait faux et puis, nous étions pour la plupart à nos postes ; mais c'était vraiment attristant pour tout ami du gouvernement de constater le grand nombre de banquettes restées vides derrière les honorables ministres des Finances et de la Justice quand ils ont parlé. A quoi puis-je attribuer cette abstention, si ce n'est au fait que l'on comprend que le parti a perdu son chef, qu'il